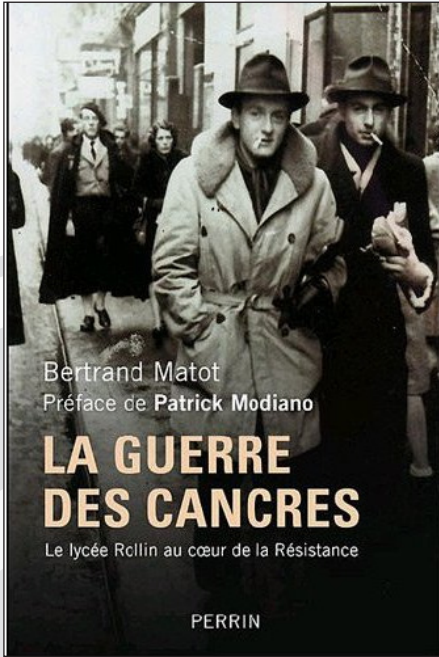




12 avenue Trudaine - 75009 Paris

Lycée Jacques Decour



Après avoir porté le nom de Charles Rollin(1661-1741), historien, professeur et chancelier des universités, il prendra en 1944 celui de Jacques Decour, nom de résistance de Daniel Decourdemanche (1910-1942), professeur d'allemand, écrivain et résistant, fondateur des Lettres Françaises. Arrêté par la police française le 17 février 1942, en même temps que ses amis Jacques

Solomon et Georges Politzer, il est interné à la prison de la Santé à Paris puis remis à la police allemande, le 20 mars 1942. Après plus de deux mois d'interrogatoires et de tortures, il est fusillé au Mont-Valérien le 30 mai 1942. Il avait trente-deux ans. On lit chaque année depuis la libération sa lettre d'adieu à ses parents avant d'être fusillé par les Allemands.

Mes chers parents,

Vous attendiez depuis longtemps une lettre de moi. Vous ne pensiez pas recevoir celle-ci. Moi aussi, j'espérais bien ne pas vous faire ce chagrin. Dites-vous bien que je suis resté jusqu'au bout digne de vous, de notre pays que nous aimons ». Voyez-vous, j'aurais très bien pu mourir à la guerre, ou bien même dans le bombardement de cette nuit. Aussi je ne regrette pas d'avoir donné un sens à cette fin. Vous savez bien que je n'ai commis aucun crime, vous n'avez pas à rougir de moi, j'ai su faire mon devoir de Français. Je ne pense pas que ma mort soit une catastrophe ; songez qu'en ce moment des milliers de soldats de tous les pays meurent chaque jour, entraînés dans un grand vent qui m'emporte aussi. Vous savez que je m'attendais depuis deux mois à ce qui m'arrive ce matin, aussi ai-je eu le temps de m'y préparer, mais comme je n'ai pas de religion, je n'ai pas sombré dans la méditation de

la mort ; je me considère un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau. La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles. Je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir. Mes parents chéris, je serai sans doute à Suresnes ; vous pouvez si vous le désirez demander mon transfert à Montmartre. Il faut me pardonner de vous faire ce chagrin. Mon seul souci depuis trois mois a été votre inquiétude. En ce moment, c'est de vous laisser ainsi sans votre fils qui vous a causé plus de peines que de joies. Voyez-vous, il est content tout de même de la vie qu'il a vécue qui a été bien belle. J'ai beaucoup imaginé, ces derniers temps, les bons repas que nous ferions quand je serais libéré - vous les ferez sans moi, en famille, mais pas tristement, je vous en prie. Je ne veux pas que votre pensée s'arrête aux belles choses qui auraient pu m'arriver, mais à toutes celles que nous avons réellement vécues. J'ai refait pendant ces deux mois d'isolement,

sans lecture, tous mes voyages, toutes mes expériences... j'ai même fait un plan de roman. Votre pensée ne m'a pas quitté, et je souhaite que vous ayez, s'il le fallait, beaucoup de patience et de courage, surtout pas d'abandonner. Dites toute mon affection à mes sœurs, à l'infatigable Denise qui s'est tant dévouée pour moi, et à la jolie maman de Michel et de Denis... Je vais écrire un mot pour Brigitte à la fin de cette lettre, vous le lui recopierez. Dieu sait si j'ai pensé à elle. Elle n'a pas vu son papa depuis deux ans. Si vous en avez l'occasion, faites dire à mes élèves de Première, par mon remplaçant, que j'ai bien pensé à la dernière scène d'Egmont... Toutes mes amitiés à mes collègues et à l'ami pour qui j'ai traduit Goethe sans trahir. Il est huit heures, il va être temps de partir.

Samedi 30 Mai 1942 - 6 h 45.